

Un arpenteur de la vie, une flèche, un bouquet

Andrée Lacelle

Numéro 131, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40756ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacelle, A. (2006). Compte rendu de [Un arpenteur de la vie, une flèche, un bouquet]. *Liaison*, (131), 57-57.

Un arpenteur de la vie, une flèche, un bouquet

ANDRÉE LACELLE

DANS LA SPIRALE de ces *Parcours*, une force déplaçante toujours vers des lieux qui, de nouveau, la mettent au monde. Un instant, on pense à *La Pleurante des rues de Prague*, « cette semeuse de visions qui boite fortement¹ ». On marche beaucoup dans ce livre et, dans ces poèmes-vision d'Herménégilde Chiasson, « le temps s'en va clopinant de trottoir en trottoir² ». Être poète, c'est marcher et ce poète marche d'une longue foulée, et pour le suivre, il faut de bonnes chaussures : « Nous ne ferons que marcher tant que durera le temps ». Poète arpenteur qui sillonne l'existence sous la pluie : « Une pluie féroce s'abat sur lui l'eau gicle sur le métal ». Une pluie imprègne, purifie, vivifie. Le poète marche pour que la vie entre en lui, et lui en elle. Sous l'averse sans parapluie, il marche pour aimer. « Il a cru voir venir vers lui/l'invisible vision/de l'amour ».

Dans ce recueil, le propos est divers et le poète parle, parle, parle. Narrateur multiple, H. Chiasson fait le récit de l'expérience humaine fragmentée, fragmentaire. Il y a *il, elle, ils, nous*, et la présence rare et sans prix d'un *tu* aimant et d'un *je* d'amour. Un pas après l'autre, en avançant par associations discontinues, le poète s'expose et risque de se noyer dans un flot d'images. Les poèmes ne s'enchaînent pas toujours et l'on entend presque une musique atonale tant les souvenirs, les désirs, les rêves, les fantasmes, les actes, les réflexions et les visions s'entremêlent. Et que le poème trouve son chemin ! Comment ces parcours s'agencent-ils ? Vers quoi convergent-ils ? En quoi divergent-ils ? Le poète voit tout, tout en même temps, comme s'il n'y avait plus de cloison entre soi et le monde : « Noyer ses yeux dans le paysage ».

À marcher, le corps s'allège, et sur son erre d'aller, le poète combat l'immobilisme. J'ai lu quelque part que pour que le regard reste neuf, il faut se mouvoir. Chiasson fait que *elle* et *il* existent dans tout ce qu'ils voient. Ainsi le regard transmue les choses. Dans une existence floue et inachevée rendue supportable seulement dans la mobilité, *elle* et *il* circulent, et bien que rien ne semble les entraver, ces êtres déambulent sans repos. À force de circuler, est-ce ainsi qu'on trouve le chemin de soi-même ? « Mais quand ils ont mis le doigt sur la vérité / Puis il s'est mis à pleuvoir dans le champ de vision ».

Jouant du temps et de la lumière, ces plaques tectoniques de nos destins, le poète se fait visionnaire de nos trajectoires individuelles et collectives : « Le temps narguant tout l'espace/autour de lui les gens déambulaient » ; mais aussi : « la joie indélébile de se trouver face à soi/le temps qui observe le temps qui veille » ; et plus loin : « nous nous fonderons au ciel dans le rituel des origines/nous en reviendrons couverts de lumière ». Dans une langue émouvante d'humanité, Chiasson dit que l'écoulement du temps n'est pas le même selon que l'on est stationnaire ou en déplacement, et que seule la vitesse de la lumière est immuable. Alors seulement, il y aura un peu de lumière sur cette part d'ombre en nous, pour un accès à la mort partagée (en exergue, le poète cite Pavese : « cette mort qui est notre compagne ») qui, par l'acuité du poème, rend vivant. « La

mort n'est pas au bout mais au cœur de la pensée.³ » La mort inventive se trouve au sein de la vie.

Puis, il y a le pouvoir épique des questions, questions sifflantes comme des flèches vers le cœur. « Cette flèche dans le cœur transperçant toutes les illusions ». Dans cette poésie de pluies et de vents, se trouve « toujours cette flèche en plein cœur que personne ne peut expliquer ». En couverture de *Parcours* et d'*Émergences* (chaque fois y figure une œuvre du poète aussi artiste), on peut voir une flèche ou plusieurs, en partance du cœur ou dans sa direction. Une flèche vibre, vole, perce. Par elle, le poète archer se projette à l'heure épique de la sensation vraie qui axe et désaxe. Mourir debout, « les bras dans la terre jusqu'au cœur⁴ ».

Toujours est-il que rien ne parvient à adoucir le manque à être. Rien sauf peut-être un bouquet. Dans son premier recueil, *Mourir à Scoudouc*, Herménégilde Chiasson écrivait : « Un bouquet d'éternelles était posé sur la table.⁵ » En épilogue de ce recueil, on peut lire : « Pour tous ces bouquets de chagrin/Que j'ai autrefois tenus dans mes mains/Qui me sont restés au cœur ». On y trouve aussi ces vers surprenants : « Ce soir j'ai envie de me faire porter des fleurs/Et des fleurs rouges/Du rouge le plus intense que l'on puisse s'offrir ». Ces vers se prêtent à plus d'une interprétation. En voici une inspirée d'une relecture récente de la poésie d'Emily Dickinson : « *That profounder site/That polar privacy/A Soul admitted to Itself/Finite Infinity.*⁶ ». Lorsque, dans un pur rapport, on n'est plus que soi, comme une caresse à fond perdu, à temps retrouvé, « dans le silence magnifié », alors veille la solitude des résurgences, sésame du temps intérieur, du vivre et du mourir que confère la puissance de l'amour.

« Ce soir », une âme se rend visite : le poète arpenteur de la vie paraît, bouquet en main, et dans ce bouquet, sorte de trait d'union, on devine l'élan auratique des fleurs. Main tenant l'amour, maintenant la vie. Et comme la flèche exprime l'inexprimable, « le vert des yeux se fond dans le vert du monde/c'est comme ça que la vie insiste. » ■

Poète née à Hawkesbury (Ontario), Andrée Lacelle vit à Ottawa. Elle est directrice des collections de poésie aux Écrits des Hautes-Terres. Son dernier livre s'intitule La lumière et l'heure, poèmes et carnets, avec sept tableaux de Réjine Halimi.

¹ Sylvie Germain, *La Pleurante des rues de Prague*, Gallimard, 1992.

² Sauf indication contraire, les citations sont tirées du présent recueil d'Herménégilde Chiasson, *Parcours*, Éditions Perce-Neige, Moncton, 2005.

³ Edmond Jabès, *Bâtir au quotidien*, Fata Morgana, 1997, p. 61.

⁴ Herménégilde Chiasson, *Émergences*, préface de Raoul Boudreau, Bibliothèque canadienne-française ; *Mourir à Scoudouc*, Éditions L'Interligne, Ottawa, 2003, p. 29.

⁵ *Ibid.*, p. 23.

⁶ Emily Dickinson, *Collected Poems*, Barnes & Noble, New York, 1993, p. 265.